

La première paye

Autor(en): **Viola, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[8] (1905)**

Heft 37

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-255457>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUUY



N° 37

Supplément du Dimanche 17 septembre

1905

LA PREMIÈRE PAYE

— Paix ! les gosselines... V'là le contre qui rapplique !

Et la grande Cécile Hustin compléta son avertissement par une forte bourrade à l'adresse d'Augustine Chapolo qui s'éventait depuis un quart d'heure avec les feuilles du livre qu'elle aurait dû collationner.

— Allons, Chipo, tu t'éventeras demain. Elle dort toujours, celle-là !

Les dix têtes d'apprenties se penchèrent sur l'ouvrage. Consciencieusement, les gamines vérifiaient le bon ordre des numéros inscrits au bas des feuilles. Et, mélangées au roulement sourd des engrenages, au sifflement des courroies de transmission, aux déclanchements secs des machines à régler, des séries de chiffres sortaient de lèvres attentives.

— Trois, quatre, cinq, huit, neuf, dix... douze. Tiens, il manque le feuillet onze.

L'œil amusé du contremaître faisait le tour de ce petit monde si sage. Parbleu, il savait bien qu'une minute plus tôt il n'en était pas ainsi.

Avant que Cécile Hustin n'eût aperçu ses moustaches émerger d'entre les piles de papier, il avait eu le temps de voir bien des choses : Augustine Chapolo qui s'éventait, Titine Delannoix en train de promener le pinceau à colle sur la petite glace de poche où Marie Brodu regardait, dix fois par heure, le grain de beauté qu'elle avait sur la joue gauche.

Mais, malgré l'énormité de ses moustaches et le

ton bourru de sa voix, le père Laurate — „La Rate”, prononçaient les gamines malicieuses — était vraiment un père de famille pour ces ouvrières hâtives dont l'aînée atteignait tout juste son quatorzième printemps.

Il était 5 h. 1/2. Le brave homme comprenait qu'enfermées depuis une heure de l'après-midi les pauvrettes éprouvaient le besoin d'un peu de détente.

— C'est bien, dit-il, sur un ton satisfait. C'est ainsi qu'il faut que je vous trouve toujours. N'est-ce pas, Augustine Chapolo ? N'est-ce pas, Léontine Delannoix ?

Les deux coupables devinrent tomates, se demandèrent une seconde si l'organe adouci qui les félicitait n'allait pas subitement changer, être le tonnerre qui plus d'une fois les avait fait trembler.

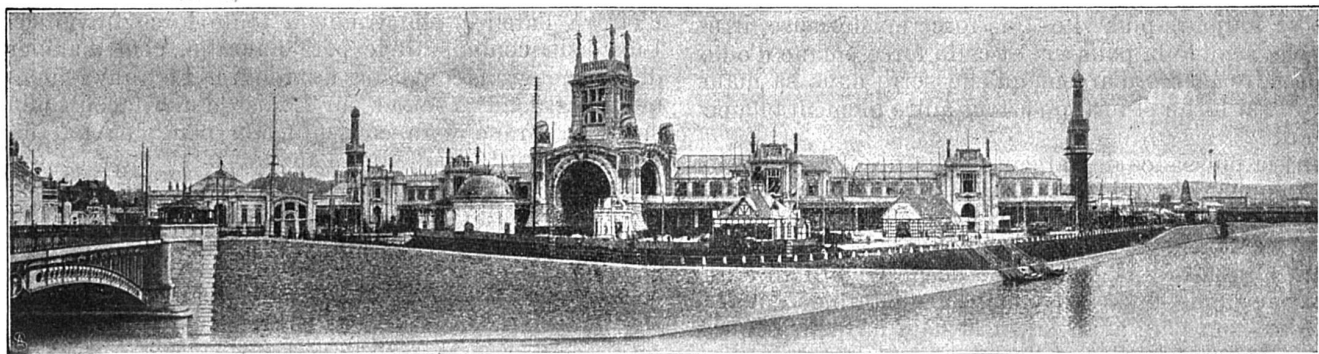
Mais sans paraître s'apercevoir de leur trouble, le contremaître continuait :

— Puisque vous le méritez, je vais vous apprendre une bonne nouvelle. A partir de la quinzaine prochaine, vous serez toutes payées. Vous voilà maintenant ouvrières. Cela veut dire que vous serez sérieuses, hein ?

— Oh ! oui, Monsieur Laurate, répondirent dix voix ensemble.

Le brave homme s'approchait de l'une d'elles.

— Il y a exception pour toi, moucheronne. En ta qualité de surveillante de tes camarades, tu gagnes une quinzaine. Ce soir tu passeras à la caisse. Quinze



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LIÈGE. — Vue des principaux édifices. — Porte monumentale.

sous par jour depuis l'avant-dernier samedi ; c'est ça qui va faire plaisir à grand-mère ! Tu l'as bien mérité, d'ailleurs.

Et se retournant vers les autres :

— Personne de vous n'est jalouse ?

— Non, Monsieur Laurate.

— Alors, c'est parfait, continuez à bien travailler.

Et le brave homme s'en fut, heureux de cette joie qu'il savait avoir glissé dans tous ces cœurs d'enfants.

Derrière lui, le pointeur appelait :

— Mademoiselle Jonard, à la caisse.

Rouge et tremblante, l'enfant rangea son ouvrage, quitta la grande blouse qui la protégeait tout entière, et son chapeau précipitamment épinglé, traversa l'immense atelier pour se rendre à la caisse.

Là elle prit son tour à la queue. Dix minutes plus tard elle était devant la grille. Le caissier lui passait une enveloppe, tandis que le pointeur, barrant son nom sur la liste, calculait tout haut :

— Douze jours à soixante-quinze centimes : neuf francs.

Louise Jonard, son enveloppe entre ses doigts moites d'émotion, semblait médusée.

— Eh bien ! qu'attendez-vous ? dit le caissier d'un ton bourru. Il faut vérifier.

— Ah ! fit la petite, c'est vrai, je vous demande bien pardon, je l'oubliais.

Elle savait pourtant bien qu'il fallait vérifier en présence du caissier, mais elle n'osait déchirer son enveloppe... La première fois de sa vie qu'elle avait une telle somme à elle, et puis autour d'elle chacun recomptait sa paye... ; ce bruit d'argent remué la grisait.

Enfin elle brisa le cachet. Une pièce de cinq francs, une pièce de deux francs et deux pièces de un franc s'éparpillèrent dans ses deux mains qui semblaient trop petites.

— C'est bien cela, Monsieur.

Et elle se sauva.

Sur les trottoirs étroits du quartier de Vaugirard, trottoirs encombrés par la sortie des ateliers, Louise Jonard se hâta. Mince et souple, elle se faufila entre les groupes, les dépasse de ce pas si rapide des gamines de Paris qu'un homme a peine à suivre.

Un vent mouillé de novembre traverse ses minces vêtements, encore amincis par l'usage, mais elle ne sent pas le froid.

Ceux qui la croisent dans les carrés lumineux que font les devantures s'émerveillent de la joie singulière inscrite ce soir sur ce visage grave d'enfant qui a dû connaître de bonne heure la misère de vivre.

Certains se retournent, ne peuvent s'empêcher de dire tout haut :

— A la bonne heure, voilà une petite fille qui a l'air joliment contente !

Louise Jonard ne s'aperçoit de rien, n'entend rien. Elle va toujours plus vite. Une force mystérieuse, irrésistible, semble la pousser. Et cette force émane d'elle, des quatre pièces d'argent qu'elle serre dans sa main droite... si fort... si fort, qu'à tout autre moment elle en crierait.

Oh ! la puissance de l'argent et l'assurance qu'il donne ! Depuis vingt minutes, Louise Jonard se sent tout autre. Comme elle avait été peu de chose, mon Dieu, jusqu'à ce jour !

Il y a quatre ans, après une scène de brutalité au cours de laquelle sa belle-mère l'avait traînée par les cheveux, son père avait fait à la hâte un petit paquet de ses pauvres hardes et, la prenant par la main, l'avait conduite chez grand-mère.

— Mère, veux-tu te charger de la gamine ? C'est un enfer pour elle à la maison. Pourtant, à cause d'elle, je ne peux pas mettre ma femme à la porte.

Grand-mère avait alors soixante-sept ans et le travail de ses mains pour toutes ressources. Le père promettait bien de payer la pension de la petite, mais la vieille savait ce qu'il fallait penser de ces promesses.

Pas une seconde cependant elle n'hésita. Elle attira Louise dans ses bras et, tandis que deux larmes épaisses descendaient lentement sur ces joues ridées de vieille, à la vue des coups d'ongles qui zébraient le visage de l'enfant, elle murmura :

— Pauvre mignonne ! Si ta mère te voyait dans cet état !

Pendant trois semaines, le père apporta deux francs pour la pension de sa fille, puis on ne le revit plus. Grand-mère défaisait ses jupons pour habiller la gamine, lui taillait des chemises dans les moins mauvaises des siennes. Et pour les faire vivre toutes deux, ses mains tâchaient de trouver un peu plus d'agilité, ses yeux usés essayaient d'y voir un peu plus longtemps sous la maigre clarté de la lampe.

Mais malgré les prodiges d'économie, plus d'une fois la pitance était rare, plus d'une fois, en revenant de l'école, la fillette s'asseyait devant un bol de café au lait qui constituait à lui seul tout son déjeuner.

— Allons, ma Louissette, disait grand-mère en s'efforçant de sourire, les fonds sont un peu en baisse, aujourd'hui.

— Ça ne fait rien grand-mère, ça ira mieux demain.

Elle remettait du pain dans le bol de café.

— Tu sais, ce n'est pas une pénitence. Je crois plutôt que tu veux me régaler !

Et elle repartait pour l'école, le rire et la chanson aux lèvres, comme si elle venait de faire un repas d'enfant riche.

C'est qu'à part ces misères qui comptent peu à dix ans, il n'y avait personne au monde de plus heureux qu'elle. Après les brutalités de la marâtre, quelles délices d'être avec grand-mère qui prévenait ses moindres désirs !

On ne trouvait pas dans le quartier une fillette tenue plus proprement qu'elle. Où donc grand-mère se procurait-elle les faveurs fraîches avec lesquelles elle nouait chaque jour la longue natte de son enfant ?

Mais il y avait une ombre à ce tableau. Malgré son jeune âge, Louise Jonard se rendait bien compte que grand-mère pouvait s'arrêter d'un jour à l'autre ; c'était bien déjà miracle qu'elle eût duré si longtemps.

Alors il faudrait retourner chez la belle-mère ! Et sans cela, n'était-ce pas au tour de l'enfant de gagner la pitance pour deux ?

Aussi, son certificat d'études passé, en dépit de grand-mère qui prétendait qu'elle avait bien le temps d'être à l'atelier, elle voulut à toute force travailler. Un voisin connaissait le père Lauratte, chef d'atelier dans une grande maison de reliure. Le brave homme s'engageait à veiller sur Louise d'une façon toute spéciale. Grand-mère consentit. Un peu plus tôt, un peu plus tard, d'ailleurs, l'atelier, c'est bien ce qui attend les fillettes de sa condition.

Tout de suite, Louise Jonard s'y attira toutes les sympathies. Elle s'y montrait si douce, de manières si différentes des autres ! Puis, comme elle travaillait, comme sous ses petits doigts agiles les grandes feuilles d'imprimerie se pliaient rapidement !

(A suivre.)

Jean VIOLA.